Jorgensen Commentaire de l'incipit de *L'étranger* d'Albert Camus​

Ce qui frappe à la première lecture de l'incipit de *L'étranger* d'Albert Camus, c'est la désinvolture du personnage-narrateur. Sa maman vient de mourir et, au lieu d'être ému, il livre des informations froides sur l'emploi de son temps.

Pourtant, le titre *L'étranger* doit nous inciter à chercher ce que le texte ne dit pas, ce que ce pseudo journal intime cache. Est-ce que chacun n'est pas voué à rester étranger, opaque à lui-même et aux autres ?

I UN TEXTE DEROUTANT, DECONCERTANT

La mère du narrateur vient de mourir, sans doute le jour même où un télégramme est envoyé à son fils, le jour où il le lit qui est aussi le jour où il écrit l'avoir reçu. On peut être surpris par la réaction du narrateur, qui semble peu ému : « Cela ne veut rien dire ». Toutefois, l'indication « C'était peut-être hier » fait penser que peut-être un énoncé sans énonciation (qui parle à qui, où, quand) ne veut en effet pas dire grand chose. D'autre part, le libellé même du télégramme peut être considéré comme une formule toute faite à envoyer à tout enfant dont la mère viendrait à s'éteindre dans l'asile de Marengo.

Ce jour-là, le narrateur mange comme d'habitude chez Céleste et considère que deux jours plus tard, l'enterrement sera « une affaire classée ». On peut, on doit être choqué. Mais on peut aussi se demander pour qui l'affaire sera classée. Meursault n'est-il pas en train d'adopter un point de vue administratif, un positionnement de comptable de préfecture qui existe bel et bien ?

Le texte, comme dans un journal intime, enregistre les moments vécus successivement. Le deuxième paragraphe anticipe : « Je prendrai l'autobus à deux heures ». Le troisième en parle au passé composé : « J'ai pris l'autobus à deux heures ». Ce faible écart temporel entre histoire et narration est-il une garantie de fidélité ? entraîne-t-il au contraire un manque de recul ?

Modeste employé de bureau, Meursault demande un congé de 48h à son patron. Un trajet de 80 kms aller-retour en montagne en 1942 nécessite en effet un tel arrêt de travail. Surprise : la phrase « il n'avait pas l'air content » conduit le narrateur à s'excuser et à souhaiter d'être déjà le surlendemain, afin d'être vu en habit de deuil (cravate noire, brassard de crêpe noir) par son patron. Si le mécontentement perçu sur le visage du patron n'est pas subjectif, ne doit-on pas poser la question : Meursault a-t-il cru être victime d'incrédulité ? S'est-il heurté à un patron qui a compris que les obsèques de la mère de son employé étaient un prétexte pour obtenir deux jours de congé ? Ou bien le patron est seulement étourdi et Meursault dramatise ? Il est difficile de répondre dans la mesure où tout ce qu'écrit le narrateur peut très bien servir à contenir, à masquer la douleur intime, l'émotion intense qui déferle toujours sur celui qui apprend que sa maman vient de décéder.

Que font les autres personnages, sinon, eux aussi, s'effacer, dire les mots convenus en pareille circonstance ? (« on n'a qu'une mère ») Observer le silence, rester pudique, n'est-ce pas non plus une façon de respecter la douleur des proches d'un défunt ?

Meursault s'endort pendant le trajet : choquant ? Peut-être. Mais qu'en savons-nous ? Dans la région d'Alger, il fait chaud, les trajets sont longs, Meursault peut être fatigué (il a couru, il a respiré des vapeurs d'essence).

II L'ETRANGETE ET L'OPACITE DES CONSCIENCES : comment interpréter cette difficulté à interpréter ?

1/ Le détachement de soi

Le lecteur doit se contenter de la seule version de Meursault. En dépit de son style inaffectif, de son absence d'affects, le texte accorde une grande importance à la façon dont les paroles sont perçues, dont le narrateur se considère obligé sans cesse de se justifier. Est-il angoissé ? Est-il surveillé ? S'il se croit surveillé, n'y a-t-il pas des raisons extérieures ? Pendant la guerre, tout le monde se méfie de tout le monde. « Cet étranger est par rapport à lui-même comme si un autre le voyait et parlait de lui. Il est tout à fait en dehors. Il est d'autant plus soi qu'il semble moins penser, moins sentir, être d'autant moins intime avec soi ». Maurice Blanchot

Meursault, en effet, parle comme s'il était extérieur à lui-même, indifférent, pur ensemble d'apparences (présence à la veillée d'enterrement, cravate noire), cameraman de lui-même. Les « je » ont la valeur de « il ».

2/ Un personnage étranger à lui-même ?

Pourquoi Meursault s'intéresse-t-il tant aux conditions dans lesquelles les discours sont émis et reçus ? Que la mort de sa mère ait eu lieu « aujourd'hui » ou « hier » semble lui importer plus que le décès lui-même. Mais que peut un être humain, que peut le langage humain face à la réalité de la mort ? Et si le processus de deuil était entièrement intérieur et privé ? (cf Les obsèques de la lionne de La Fontaine)

Comment expliquer que Meursault (patronyme qui rappelle qu'il va mourir lui aussi) se sente coupable ? Coupable de vivre ? Du moins cherche à se disculper. Mais se disculper de quoi ? Il recense ses actions minutieusement (demande de congé, passage au restaurant, emprunt d'une cravate, voyage en autobus, rencontre avec le directeur de l'asile, veillée mortuaire) et ne les commente pas. Il n'aime pas parler de lui. Ligne 17, à un militaire qui lui demande s'il vient de loin, Meursault répond « oui, pour n'avoir plus à parler ».

N'est-ce pas une prudence légitime que d'éviter les malentendus vers lesquels parfois les paroles conduisent ?

Malgré cette prudence, le personnage de Meursault va être désigné à la vindicte, rejeté, sera « l'étranger » à tous les sens du mot. Comme si tout être humain était voué à rester étranger à lui-même